

USA

LITTERATURE

EN BREF

MORRISON

Dickinson

FROST



U.S.A.
Littérature
en bref

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : GEORGE CLACK • AUTEUR : KATHRYN VANSPANCKEREN •
RÉDACTEUR EN CHEF : PAUL MALAMUD • CONCEPTION : CHLOE ELLIS
• ILLUSTRATION DE COUVERTURE : SALLY VITSKY • MAQUETTE DE COUVERTURE : MIN YAO
• VERSION FRANÇAISE : AFRICA REGIONAL SERVICES, PARIS

L'AUTEUR

Kathryn VanSpanckeren est professeur d'anglais à l'université de Tampa. Elle a effectué de nombreuses tournées de conférences sur la littérature américaine à l'étranger et a dirigé l'université d'été sur la littérature américaine parrainée par le programme Fulbright. Elle est l'auteur de recueils de poèmes et d'ouvrages d'érudition. Elle a obtenu une licence de lettres de l'université de Californie, à Berkeley, et un doctorat de l'université Harvard.

LES ORIGINES



The First Thanksgiving, tableau de J. L. G. Ferris, représente les premiers colons et quelques Indiens fêtant l'abondance des récoltes. Avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque du Congrès.

La littérature américaine commence avec les mythes transmis oralement, les légendes, les contes et les poèmes (toujours chantés) des civilisations indiennes. Il s'agit donc d'une littérature orale très diversifiée. Les contes indiens trahissent tous une ré-

vérence devant la nature considérée comme une mère spirituelle autant que temporelle. Vivante, elle est dotée de pouvoirs spirituels ; ses principaux représentants sont des plantes ou des animaux, souvent des totems liés à une tribu, un groupe ou un individu.

La contribution des Indiens à la vie de l'Amérique est bien plus importante qu'on ne le pense. Il existe ainsi des centaines de mots indiens dans la langue quotidienne, dont *canoe*, *tobacco*, *potato*, *moccasin*, *moose* [caribou], *persimmon* [kaki], *raccoon* [raton laveur], *tomahawk* ou *totem*. La littérature amérindienne contemporaine, dont nous parlons au chapitre 8, contient des œuvres d'une grande beauté.

Les récits d'exploration les plus anciens sont rédigés dans une langue scandinave. *La Saga de Vinland*, rédigée en vieux norrois, raconte comment Leif Eriksson et ses Vikings séjournèrent brièvement sur la côte nord-est du continent – sans doute, en Nouvelle-Ecosse au Canada – dans la première décennie du XI^e siècle.

Le premier contact connu prolongé entre les Amériques et le reste du monde commença avec le célèbre voyage de l'explorateur génois, Christophe Colomb, dont l'expédition fut financée par Isabelle de Castille. Imprimé en 1493, le journal de Colomb, son «*Epistola*», en fait le récit épique.

Les premières tentatives anglaises de colonisation furent désastreuses. La première colonie s'installa à Roanoke, près des

côtes de Caroline du Nord, en 1585 ; mais tous les colons disparurent. La deuxième colonie dura plus longtemps : Jamestown fut créée en 1607. Elle souffrit de famine, de brutalité et d'indiscipline. Mais les écrits de l'époque dépeignent l'Amérique sous des couleurs brillantes et en font une terre promise. Ces récits firent le tour du monde.

Au XVII^e siècle, pirates, aventuriers et explorateurs frayèrent un chemin à une nouvelle vague de colons accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Les premiers textes sont des journaux, des lettres, des livres de bord et des rapports aux armateurs. L'Angleterre ayant peuplé les colonies d'Amérique du Nord, les écrits les plus connus sont rédigés en anglais.

Aucune autre colonie dans l'histoire n'a, semble-t-il, été aussi intellectuelle que celle des puritains, pour la plupart d'origine anglaise ou hollandaise. De 1630 à 1690, il y avait autant de diplômés des universités dans le territoire du nord-est connu sous le nom de Nouvelle-Angleterre qu'en Angleterre. Les puritains, souvent autodidactes, voulaient s'instruire pour mieux comprendre et accomplir la volonté de Dieu, tandis qu'ils créaient leurs colonies dans toute la Nouvelle-Angleterre.

Le style littéraire des puritains était d'une grande diversité, allant de la poésie métaphysique complexe aux journaux ordinaires ou à l'histoire religieuse pédante. Certains thèmes demeuraient constants. La vie était considérée comme une épreuve ; ou bien on allait vers la damnation éternelle, ou bien le salut éternel ré-

compensait la vie dévote. Le monde était un champ de bataille entre les forces divines et celles de Satan, ennemi redoutable qui savait revêtir de multiples apparences.

On a noté depuis longtemps le lien qui existe entre puritanisme et capitalisme : leur moteur commun est l'ambition, le travail et la réussite. Certes, les puritains ignoraient s'ils étaient « sauvés » et s'ils compteraient au nombre des élus, mais ils croyaient que la réussite était un signe d'élection. Richesse et position sociale n'étaient pas recherchées pour elles-mêmes, mais elles rassuraient sur la santé spirituelle et les promesses de vie éternelle.

En outre, l'idée qu'on était seulement l'intendant des richesses acquises était un encouragement supplémentaire. Toutes choses étaient des symboles dotés de sens spirituel et s'enrichir soi-même en améliorant le bien-être de la communauté, c'était participer au plan divin. En matière de littérature, de croyance et de conduite, le grand modèle était la Bible, dans la version autorisée en langue anglaise. L'ancienneté même du livre en faisait une référence de poids aux yeux des puritains.

Au cours du ^{xvii}e siècle, le dogmatisme religieux s'apaisait, malgré les efforts sporadiques des puritains qui s'opposaient à l'esprit de tolérance. L'esprit de tolérance et de liberté religieuse qui se faisait jour dans les colonies naquit dans le Rhode Island et en Pennsylvanie, où vivaient les quakers. Humains et tolérants, les « Amis », comme on les appelait, croyaient au caractère sacré de la conscience individuelle, source de l'ordre social et du sens moral.

Chassés du Massachusetts, où l'on craignait leur influence, ils fondèrent une colonie florissante, la Pennsylvanie, sous l'autorité de William Penn, en 1681.

LES ECRIVAINS DE L'INDEPENDANCE

La guerre d'Indépendance livrée contre la Grande-Bretagne (1775-1783) fut la première guerre de libération menée contre une puissance coloniale. A l'époque, ce triomphe parut être un signe divin marquant l'Amérique et son peuple pour une destinée d'exception. La victoire militaire attisa les espoirs nationalistes d'une littérature nouvelle. Pourtant, à l'exception d'écrits politiques de premier plan, peu d'œuvres dignes d'intérêt furent publiées à cette période ou peu après.

Les Américains n'étaient que trop conscients de leur dépendance à l'égard des modèles littéraires de leur ancienne patrie, aussi la quête d'une littérature nationale prit-elle un tour obsessionnel. La conquête de cette indépendance littéraire fut ralentie par une longue identification à l'Angleterre, une imitation excessive des modèles classiques, enfin une situation économique et politique peu favorable à l'édition.



James Fenimore Cooper
1789-1851

JAMES FENIMORE COOPER, comme Washington Irving, fut l'un des premiers grands romanciers américains. A l'instar des autres écrivains romantiques de cette période, il sut évoquer le passé (à son époque, il s'agissait de la nature sauvage qui existait lors de l'arrivée des premiers colons européens sur le continent américain). Chez Cooper, on retrouve le mythe puissant d'un « âge d'or » et le regret poignant de sa perte.

Tandis qu'Irving et d'autres avant et après lui parcouraient l'Europe en quête de ses légendes, de ses châteaux et de ses grands thèmes, Cooper sut saisir le mythe premier de l'Amérique : l'histoire européenne en Amérique consistait à rejouer la chute de l'homme chassé du paradis. Le domaine cyclique de la nature n'était perçu qu'au moment même de sa destruction : les étendues sauvages disparaissaient, s'évanouissant comme un mirage devant la ruée des pionniers. Telle est la vision fondamentalement tragique qu'avait Cooper de la destruction paradoxale des grands espaces, ce « nouvel Eden » qui avait attiré les premiers colons.

Né dans une famille quaker, James Fenimore Cooper passa son enfance dans le domaine de son père à Otsego Lake (devenu Cooperstown) dans le centre de l'Etat de New York. La région, relativement paisible pendant l'enfance de Cooper, avait toutefois connu un massacre d'Indiens. Enfant, à Otsego Lake, il côtoya

souvent des hommes de la Frontière et des Indiens ; plus tard, des colons blancs n'hésitèrent pas à empiéter sur ses terres.

Natty Bumppo, le célèbre héros littéraire de Cooper, incarne sa vision jeffersonienne de l'homme de la Frontière considéré comme un « aristocrate naturel ». Au début de 1823, dans *Les Pionniers*, l'auteur rencontre son personnage. Natty est le premier homme de la Frontière à accéder à la célébrité dans la littérature américaine et le précurseur d'innombrables cow-boys et héros de la Forêt. C'est l'individualiste idéalisé, d'une parfaite droiture, meilleur que la société qu'il protège. Pauvre et solitaire, mais pur, il est la pierre de touche des valeurs éthiques et préfigure le Billy Budd de Herman Melville et le Huck Finn de Mark Twain.

Inspiré en partie de la vie du pionnier Daniel Boone – quaker comme Cooper – Natty Bumppo, remarquable homme des bois comme son modèle, est un homme pacifique qui a été adopté par une tribu indienne. Boone et Bumppo adorent la nature et la liberté. Ils vont toujours vers l'ouest pour échapper aux nouveaux colons qu'ils ont guidés dans ce pays inconnu où ils sont devenus des légendes vivantes.

Le fil qui unit les cinq récits connus sous le nom de *Roman de Bas-de-Cuir* est la vie de Natty Bumppo. Œuvre la plus réussie de Cooper, ils constituent une vaste épopée en prose qui a pour décor le continent nord-américain, pour personnages les tribus indiennes, et pour contexte social les guerres et la migration vers l'ouest. Ces romans font revivre la vie de la Frontière de 1740 à 1804.

Cooper y décrit les vagues successives de colons: les contrées peuplées à l'origine d'Indiens; l'arrivée des premiers Blancs, éclaireurs, soldats, marchands et hommes de la Frontière suivis des premiers colons, hommes pauvres et rudes, et de leurs familles; enfin les classes moyennes et les premières professions libérales – le juge, le médecin et le banquier. Chaque nouvelle vague repousse la précédente: les Blancs repoussent les Indiens qui se replient vers l'ouest; les classes moyennes « civilisées » qui ont bâti écoles, églises et prisons déplacent vers l'ouest les premiers colons, lesquels refoulent à leur tour les Indiens arrivés avant eux. Cooper évoque cette succession interminable de nouveaux venus et en perçoit les avantages comme les inconvénients.

A l'instar d'autres observateurs sensibles de l'interaction de civilisations très diverses, comme Rudyard Kipling, E. M. Forster, et Herman Melville, James Fenimore Cooper était un adepte du relativisme culturel. Il savait qu'aucune civilisation n'a le monopole de la vertu et du raffinement.

LE ROMANTISME DE LA NOUVELLE-ANGLÈTERRE

Le mouvement romantique prit naissance en Allemagne, mais se répandit rapidement, atteignant l'Amérique vers 1820. Les idées romantiques s'inspiraient surtout de la dimension spirituelle et esthétique de la nature, ainsi que de la place de l'esprit humain. Les romantiques soulignaient l'importance de l'expression de soi dans l'art pour l'individu et la société.

Le développement de l'être était devenu un thème essentiel ; la conscience de soi, la méthode première. Si, comme le veut la théorie romantique, l'être et la nature ne font qu'un, loin d'être une impasse où conduit l'égoïsme, la conscience de soi constitue un mode de connaissance de l'univers. Si le moi et l'humanité ne font qu'un, alors l'individu a le devoir moral de réformer les inégalités sociales et de soulager la souffrance humaine. L'idée du « moi », synonyme d'égoïsme pour les générations précédentes, se voyait ainsi redéfinie. De nouveaux termes dotés de sens positifs apparurent : « réalisation de soi », « expression de soi », « indépendance ».

Tandis que le concept du moi subjectif prenait de l'importance,

on commençait à explorer le royaume de la psychologie. On mettait au point des effets artistiques et des techniques exceptionnelles pour évoquer l'intensité des états psychologiques. Le « sublime », cette impression de beauté accomplie dans la grandeur (par exemple, la contemplation de cimes montagneuses), engendrait des sentiments de crainte révérencielle, d'immensité et d'une puissance échappant à la compréhension de l'esprit humain.

Le romantisme convenait parfaitement à la plupart des poètes et des essayistes américains. Les montagnes majestueuses, les déserts et les tropiques incarnaient le sublime. L'esprit romantique cadrait bien avec la démocratie américaine; il mettait l'individualisme en relief, affirmait la valeur de la personne ordinaire et se tournait vers l'inspiration pour ses valeurs esthétiques et éthiques.

Le transcendantalisme

Le mouvement transcendantaliste, incarné par Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau, naquit en réaction contre le rationalisme du XVIII^e siècle et se rattachait étroitement au romantisme. Il est avant tout associé à Concord, ville proche de Boston, car Emerson, Thoreau et plusieurs autres écrivains y avaient élu domicile.

En général, le transcendantalisme est une philosophie libérale qui donne la préséance à la nature sur la théologie, à l'intuition sur le dogme et à l'instinct sur la convention sociale. Les roman-

tiques transcendantalistes poussaient l'individualisme à l'extrême. Les écrivains américains – alors et plus tard – se considéraient souvent comme des explorateurs solitaires, en marge de la société et des conventions. Le héros américain – tels le capitaine Achab de Herman Melville ou le Huck Finn de Mark Twain – affronte le danger, voire la mort, à la recherche de la découverte métaphysique de son moi. Pour l'écrivain romantique, rien n'était donné. Les conventions sociales et littéraires représentaient un danger plus qu'un secours. La pression en vue de découvrir une forme littéraire authentique, un contenu, une voix était énorme.

RALPH WALDO EMERSON, figure dominante de son époque, était habité par le sentiment mystique d'une mission à accomplir. Beaucoup l'accusèrent de déformer le christianisme, mais il expliquait que, pour lui, « être un bon pasteur signifiait quitter l'Église ». Le discours qu'il prononça en 1838 à la faculté de théologie de Harvard devait l'en bannir pendant trente ans. Il y accusait l'Église de s'attacher au dogme en étouffant l'esprit.

Emerson se montre remarquablement cohérent dans son appel à la naissance d'un individualisme américain inspiré par la nature. Son premier ouvrage, *La Nature* (1836), débute ainsi :

Nous vivons dans une ère rétrospective qui construit les sépulcres de ses pères, écrit des biographies, des histoires, des critiques. Les



Ralph Waldo Emerson
1803-1882

génération précédente voyaient Dieu et la nature face à face; nous, nous les voyons par leurs yeux. Pourquoi n'aurions-nous pas aussi une relation originale à l'univers? Pourquoi n'aurions-nous pas une poésie et une philosophie de l'intuition et non de la tradition, une religion telle qu'elle se révèle à nous? Enracinés pour un temps dans la nature, dont les flots de vie nous entourent et nous parcourent, nous invitent à travers les pouvoirs qu'ils dispensent à agir conformément à la nature, pourquoi devrions-nous errer parmi les ossements desséchés du passé [...]?

Une bonne part des intuitions d'Emerson lui vient de son étude des religions orientales, notamment l'hindouisme, le confucianisme et le soufisme.



Henry David Thoreau
1817-1862

HENRY DAVID THOREAU naquit à Concord où il passa son existence. Né dans une famille pauvre, comme Emerson, il travailla pour étudier à Harvard. Son chef-d'œuvre, *Walden ou la Vie dans les bois* (1854), est le récit des deux ans, deux mois et deux jours (de 1845 à 1847) qu'il passa dans une cabane, construite de ses mains, sur les berges de Walden Pond, non loin de Concord. Ce long essai poétique met le lecteur au défi de se pencher sur sa vie et

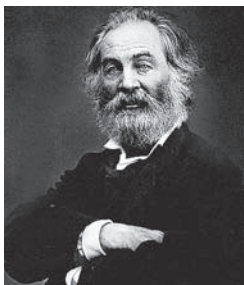
de la vivre dans l'authenticité.

La Désobéissance civile de Thoreau et sa théorie de la résistance passive fondée sur la nécessité morale pour le juste de désobéir

aux lois injustes inspirèrent le Mahatma Gandhi dans sa lutte pour l'indépendance de l'Inde, ainsi que le combat de Martin Luther King pour les droits civiques des Noirs américains au xx^e siècle.

Né à Long Island, dans l'Etat de New York, **WALT WHITMAN**, homme du peuple et menuisier à ses heures, produisit une œuvre novatrice, brillante, exprimant l'esprit démocratique du pays. C'était un autodidacte qui avait abandonné l'école à l'âge de onze ans pour travailler. Il lui manquait donc l'instruction traditionnelle qui faisait de la plupart des auteurs américains des imitateurs respectueux des Anglais. Son recueil *Feuilles d'herbe* (1855), qu'il réécrivit et révisa toute sa vie, contient le « Chant de moi-même », poème le plus original qu'ait jamais écrit un Américain.

La forme novatrice du poème – vers libres et absence de rimes – sa libre célébration de la sexualité, sa vibrante sensibilité démocratique et son affirmation parfaitement romantique de l'identité du poète avec l'univers et le lecteur, changèrent définitivement le cours de la poésie américaine.



Walt Whitman
1819-1892



Emily Dickinson
(1830-1886)

EMILY DICKINSON forme en quelque sorte le lien entre son époque et les sensibilités littéraires du **xx^e** siècle. Elle naquit à Amherst, petit village du Massachusetts, où elle passa son existence. Farouchement indépendante, elle ne se maria jamais et mena une vie libre apparemment tranquille mais d'une grande intensité intérieure. Elle aimait la nature et puisa son inspiration chez les oiseaux, les animaux, les plantes et dans les changements de saison en Nouvelle-Angleterre. Elle passa la dernière partie de sa vie recluse,

à cause d'une sensibilité exacerbée et peut-être aussi pour avoir le temps d'écrire.

Le style d'Emily Dickinson, sobre, fréquemment imagiste est encore plus moderne et novateur que celui de Whitman. Parfois, elle fait preuve d'une conscience existentielle terrifiante. Redécouverts dans les années 1950, ses poèmes ciselés, nets et clairs figurent parmi les plus fascinants et les plus stimulants de la littérature américaine.

LES PREMIERS GRANDS ROMANCIERS

Walt Whitman, Herman Melville, Emily Dickinson – comme leurs contemporains Nathaniel Hawthorne et Edgar Allan Poe – représentent la première grande génération littéraire des Etats-Unis. Dans le cas des romanciers, la vision romantique s'exprima surtout à travers le genre qu'Hawthorne nommait *romance*, variante élevée du roman riche en sentiments et en symboles. Il ne s'agissait pas d'histoires d'amour, mais de romans sérieux qui mettaient en œuvre des techniques permettant d'exprimer des significations aussi complexes que subtiles.

Au lieu de peindre des personnages réalistes grâce à une foule de détails, comme le faisaient la plupart des romanciers européens, Nathaniel Hawthorne, Herman Melville et Edgar Allan Poe façonnaient des personnages héroïques plus grands que nature, brûlant de signification mythique. Les protagonistes types de la *romance* sont des esprits aliénés, hantés. Arthur Dimmesdale ou Hester Prynne, dans *La Lettre écarlate* de Hawthorne, Achab dans *Moby Dick* de Melville et les nombreux personnages solitaires et obsédés des histoires de Poe affrontent un destin sombre, surgi mystérieusement du tréfonds de leur être inconscient. L'intrigue symbolique

révèle les actions secrètes d'une âme habitée par l'angoisse.

L'une des raisons de cette exploration par le roman des profondeurs cachées de la psyché est l'absence d'une vie sociale stable en Amérique. Les romanciers anglais – Jane Austen, Charles Dickens (le grand favori), Anthony Trollope, George Eliot, William Thackeray – vivaient au sein d'une société traditionnelle complexe, aux rouages bien huilés, et partageaient avec leurs lecteurs des dispositions d'esprit qui nourrissaient leur œuvre.

Les romanciers du Nouveau Monde étaient confrontés à une histoire faite de lutte et de révolution, à une immensité géographique inexplorée et à une société démocratique fluide, quasiment sans classes. Nombre de romans anglais mettent en scène un personnage pauvre qui s'élève sur l'échelle économique et sociale, parfois à la suite d'un beau mariage ou de la découverte d'origines aristocratiques cachées. Mais cette intrigue secrète ne met pas en cause la structure sociale aristocratique de l'Angleterre. Bien au contraire, elle la confirme. L'ascension du personnage principal satisfait le vœu d'accomplissement du lecteur qui appartient en général à la classe moyenne anglaise.

Le romancier américain, en revanche, ne pouvait compter que sur ses propres moyens. L'Amérique était en partie une zone indéfinie, dont la frontière ne cessait de se déplacer, peuplée d'immigrants parlant des langues différentes et menant des vies rudes et bizarres. C'est pourquoi le principal personnage de la littérature américaine peut se trouver dans plusieurs situations : seul au milieu

de tribus cannibales comme dans *Taiïpi* de Melville, explorant de grands espaces comme le Bas-de-Cuir de James Fenimore Cooper, soumis à des visions d'outre-tombe comme les personnages solitaires d'Edgar Poe ou confronté au démon dans la forêt, comme le jeune Goodman Brown de Hawthorne. Presque tous les grands personnages des romans américains sont des « solitaires ». L'individu démocratique américain devait en quelque sorte s'inventer lui-même. Le véritable romancier devait aussi inventer des formes nouvelles – d'où la création tentaculaire et idiosyncrasique de Melville avec *Moby Dick* ainsi que le récit onirique et vagabond des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*.



Herman Melville
1819-1891

HERMAN MELVILLE descendait d'une famille riche et ancienne qui sombra brusquement dans la misère à la mort du père. Malgré son éducation, des traditions familiales et un travail acharné, Melville se retrouva démuné et sans formation universitaire. A dix-neuf ans, il s'embarqua. Son intérêt pour la vie de marin découle naturellement de son parcours personnel et la plupart de ses premiers romans sont directement inspirés de ses voyages en mer. Son premier livre, *Taiïpi*, évoque la période qu'il passa parmi la tribu des Taïpis, aux îles Marquises dans le Sud du Pacifique.

Moby Dick, le chef-d'œuvre de Melville, est l'épopée du navire

baleinier *Pequod* et du capitaine Achab, dont la poursuite obsessionnelle de la baleine blanche, Moby Dick, mène le navire et son équipage à leur perte. L'œuvre, roman d'aventures en apparence réaliste, renferme une série de méditations sur la condition humaine.

La chasse à la baleine, tout au long des pages, est une grandiose métaphore de la quête de la connaissance. Si le roman de Melville est philosophique, il est également tragique. En dépit de son héroïsme, Achab est condamné et peut-être même damné. La nature, si belle soit-elle, demeure étrangère et potentiellement mortelle. Dans *Moby Dick*, Melville se démarque de l'idée optimiste défendue par Emerson selon laquelle la nature est à portée de l'entendement humain. Moby Dick, la grande baleine blanche, est une existence cosmique, impénétrable, qui domine le roman comme elle obsède Achab. Les faits relatés sur les cétacés et la chasse à la baleine ne suffisent pas à expliquer Moby Dick; au contraire, ils auraient plutôt tendance à devenir des symboles. Derrière les faits qu'accumule l'auteur, il y a une vision mystique – bonne ou maléfique, humaine ou inhumaine, cela n'est jamais expliqué.

Achab s'entête à imaginer un monde héroïque, hors du temps, un monde d'absolus. Dans sa folie, il exige un «texte» terminé, une réponse. Mais le roman montre que, de même qu'il n'existe pas de textes achevés, il n'y a pas de réponses définitives sauf, peut-être, dans la mort. Certaines références littéraires résonnent

dans tout le roman. Achab, par exemple, dont le nom est celui d'un roi de l'Ancien Testament, désire une connaissance totale, faustienne, divine. Comme Œdipe dans la tragédie de Sophocle, qui paie le tribut tragique d'un savoir néfaste, Achab est aveuglé avant d'être enfin tué.

Le *Pequod* porte le nom d'une tribu indienne de Nouvelle-Angleterre disparue; ainsi ce nom donne à penser que le navire est voué à disparaître. En fait, la chasse à la baleine était une industrie importante, surtout en Nouvelle-Angleterre, et fournissait l'huile, source d'énergie, en particulier pour les lampes. C'est ainsi que la baleine déverse littéralement sa « lumière » sur l'univers. Le roman fait écho à l'histoire. La chasse à la baleine était expansionniste par nature et liée à l'idée de « destinée manifeste », puisque les Américains devaient parcourir le monde à la recherche de leurs proies (en fait, l'Etat d'Hawaii passa sous domination américaine, parce qu'il servait de principale escale pour les navires baleiniers américains). Les membres de l'équipage du *Pequod* représentent toutes les races et plusieurs religions, ce qui érige l'Amérique autant en symbole de l'esprit universel qu'en creuset démographique. Enfin, Achab incarne la version tragique de l'individualisme démocratique américain. Il affirme sa dignité d'individu et ose s'opposer aux forces inexorables de l'univers.

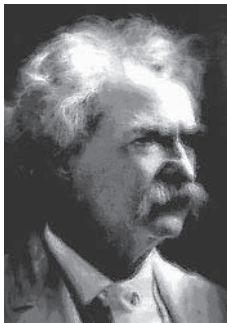
L'AVÈNEMENT DU RÉALISME

La guerre de sécession (1861-1865) entre le Nord industriel et le Sud agricole et esclavagiste marque un point de non-retour dans l'histoire des États-Unis. Avant la guerre, les idéalistes se faisaient les champions des droits de l'homme, de l'abolition de l'esclavage en particulier ; après la guerre, les Américains idéalisèrent le progrès et le « self-made-man ». Ce fut l'époque de l'industriel millionnaire et du spéculateur, où les théories de Darwin sur l'évolution et sur la « survie des plus aptes » semblaient justifier les méthodes, parfois contraires à l'éthique, pratiquées par les magnats du monde des affaires.

Une fois la paix revenue, l'activité économique prit son essor. L'inauguration en 1869 du réseau de chemin de fer intercontinental et la mise en service en 1861 du télégraphe transcontinental fournirent à l'industrie l'accès aux matières premières, aux marchés et aux communications. Le flux incessant des immigrants constituait aussi un apport apparemment intarissable de main-d'œuvre bon marché. Plus de 23 millions d'étrangers – venant d'Allemagne, de Scandinavie et d'Irlande au début, puis d'Europe centrale et du Sud ensuite – arrivèrent aux États-Unis entre 1860 et 1910. En

1860, la majorité des Américains vivait dans des exploitations agricoles ou dans des villages, mais, en 1919, la moitié de la population était concentrée dans une douzaine de villes.

Alors apparurent les problèmes inhérents à l'urbanisation et à l'industrialisation : habitat médiocre et surpeuplé, absence d'hygiène, bas salaires, conditions de travail difficiles et contrôle insuffisant du patronat. Les syndicats se développèrent et les premières grèves portèrent à la connaissance du pays le triste sort des travailleurs. Les agriculteurs, eux aussi, se considéraient en lutte contre la « toute-puissance de l'argent » à l'Est. De 1860 à 1914, les Etats-Unis se transformèrent. L'ancienne petite colonie agricole se mua en une énorme nation industrielle moderne. Débitrice en 1860, la nation américaine était, en 1914, le pays le plus riche de la planète. A la veille de la Première Guerre mondiale, les Etats-Unis étaient devenus une grande puissance mondiale.



Samuel Clemens
(Mark Twain) 1835-1910

A mesure que l'industrialisation progressait, l'aliénation lui emboîtait le pas. Deux grands romanciers – Mark Twain et Henry James – suivirent deux voies opposées. Tandis que le premier se tournait vers le Sud et l'Ouest pour sonder le cœur de l'Amérique rurale et du peuple de la Frontière, le second regardait vers l'Europe afin d'évaluer la nature du nouveau cosmopolitisme américain.

SAMUEL CLEMENS, plus connu sous son

nom de plume **MARK TWAIN**, passa son enfance au bord du Mississippi dans une ville frontière du Missouri, Hannibal. Ernest Hemingway affirmait que toute la littérature américaine procède d'un seul grand livre, *Les Aventures d'Huckleberry Finn*. Les premiers écrivains américains du XIX^e siècle se distinguaient par un penchant excessif pour le sentimentalisme, l'ornementation ou l'affectation – en partie parce qu'ils en étaient encore à essayer de prouver qu'ils étaient capables d'écrire une prose aussi élégante que les Anglais. Or le style de Twain, nourri de la langue de tous les jours, vigoureuse et réaliste, apporta aux écrivains américains une appréciation nouvelle de leur voix nationale. Mark Twain, premier écrivain originaire de l'intérieur du pays, sut en capter l'argot plein de drôlerie et l'approche iconoclaste.

Pour lui comme pour les autres écrivains américains de la fin du XIX^e siècle, le réalisme n'était pas seulement une technique littéraire, c'était une sorte de « parler vrai », une façon de faire exploser les conventions usées. Il était donc profondément libérateur et susceptible, à tout moment, d'être en opposition avec la société. L'exemple le plus connu est celui d'Huck Finn, l'adolescent démuné qui décide de suivre la voix de sa conscience en aidant un esclave noir à fuir vers la liberté, même s'il est persuadé qu'il ira en enfer pour avoir enfreint la loi.

Publié en 1884, le chef-d'œuvre de Mark Twain a pour toile de fond Saint Petersburg, village riverain du Mississippi. Fils d'un bon à rien alcoolique, Huck vient d'être adopté par une famille

respectable, lorsque son père, dans son abrutissement d'ivrogne, menace de le tuer. Craignant pour sa vie, il s'enfuit. Il est rejoint par l'esclave Jim, que sa propriétaire, Miss Watson, envisage de vendre plus loin en aval du fleuve où il souffrirait la dureté de l'esclavage dans le Sud profond. Huck et Jim lancent un radeau sur le Mississippi, mais un bateau à vapeur les fait couler ; ils sont séparés, puis se retrouvent. Ils vivent bien des aventures, comiques ou dangereuses, qui montrent la diversité, la générosité et parfois la cruauté irrationnelle de la société. A la fin, on découvre que Miss Watson avait déjà affranchi Jim, et Huck, le sauvage, trouve un foyer au sein d'une famille respectable. Mais il supporte mal la civilisation et fait des plans pour fuir vers les terres indiennes.

La fin du roman donne au lecteur une version nouvelle du classique mythe de « pureté » américain : la grand-route qui mène vers les contrées sauvages, loin des influences corruptrices de la « civilisation ». Les romans de James Fenimore Cooper, les hymnes de Walt Whitman à la route, *L'Ours* de William Faulkner et *Sur la route* de Jack Kerouac en sont d'autres exemples.



Henry James
1843-1916

HENRY JAMES a dit un jour que l'art, notamment l'art littéraire, est « l'essentiel de la vie, son intérêt, son importance ». Ses romans sont les plus raffinés, les plus perspicaces et les plus difficiles de son temps. Il est connu pour sa « thématique internationale » – c'est-

à-dire les rapports complexes entre Américains naïfs et Européens cosmopolites.

Ce que son biographe Leon Edel appelle la première phase de James, dite « internationale », englobe des œuvres telles que *L'Américain* (1877), *Daisy Miller* (1879) et le chef-d'œuvre *Portrait de femme* (1881). Dans *L'Américain*, Christopher Newman, industriel millionnaire, arrivé par son seul mérite, intelligent et idéaliste, mais naïf, part pour l'Europe afin d'y chercher femme. Lorsque la famille de la jeune fille le repousse parce qu'il n'a pas d'origines aristocratiques, il a l'occasion de se venger ; il renonce pourtant, apportant ainsi la démonstration de sa supériorité morale.

La deuxième période de James est expérimentale. Il traite de nouveaux sujets – le féminisme et la réforme sociale dans *Les Bostoniens* (1886), et l'intrigue politique dans *La Princesse Casamassima* (1885). Dans sa troisième phase, la plus importante, James revient aux sujets internationaux, qu'il traite avec plus de raffinement et de pénétration psychologique. Les romans si complexes, quasi mythiques que sont *Les Ailes de la colombe* (1902), *Les Ambassadeurs* (1903) – roman que James lui-même jugeait être le meilleur – et *La Coupe d'or* (1904) marquent cette époque. Si le principal thème de l'œuvre de Mark Twain porte sur la forme souvent humoristique que prend la différence entre l'apparence et la réalité, la préoccupation constante de James est la perception. Chez lui, la conscience de soi et la perception nette des autres peuvent seules engendrer la sagesse et l'amour dans l'abnégation.

MODERNISME ET EXPERIMENTATION

Pour nombre d'historiens, la période qui sépare les deux guerres mondiales correspond à une « accession à la majorité » traumatisante pour les Etats-Unis, même si l'engagement américain direct fut relativement bref (1917-1918) et le nombre des victimes du conflit bien inférieur à celui qu'avaient subi alliés et ennemis européens. Sous le choc et à jamais changés, les Américains rentrèrent chez eux mais ne purent recouvrer leur innocence. Les soldats issus de l'Amérique rurale ne purent eux non plus retrouver leurs racines. Ils avaient découvert le monde et nombre d'entre eux aspiraient à une vie moderne.

Pendant la prospérité de l'après-guerre, les affaires furent florissantes et certains réussirent au-delà de leurs rêves les plus fous. Pour la première fois, de nombreux Américains allèrent à l'université ; dans les années 1920, les effectifs de l'enseignement supérieur doublèrent. La classe moyenne était prospère ; le revenu moyen de la nation était alors le plus élevé du monde.

Les Américains des « années folles » s'entichèrent des formes modernes de divertissement. Presque tout le monde allait au cinéma une fois par semaine. Même si la Prohibition, instituée par

le Dix-huitième Amendement à la Constitution, avait dès 1919 interdit la vente d'alcool dans l'ensemble du pays, les bars clandestins et les boîtes de nuit se multipliaient, où l'on jouait du jazz, servait des cocktails et lançait des modes audacieuses et des danses osées. Il y avait un véritable engouement pour la danse, le cinéma, les promenades en voiture et la radio. Les Américaines, surtout, se sentaient libérées. Elles se coupaient les cheveux, portaient des robes courtes et profitaient du droit de vote que leur avait accordé le Dix-neuvième Amendement, voté en 1920. Elles n'hésitaient pas à s'exprimer et assumaient des rôles publics dans la société.

En dépit de cette prospérité, la jeunesse occidentale à l'avant-garde de la culture cultivait un esprit de rébellion intellectuelle, ayant perdu ses illusions après la guerre, et habitée par la colère contre la génération précédente qu'elle tenait pour responsable. Paradoxalement, les difficultés économiques auxquelles se trouvait confrontée l'Europe à cette époque permettaient aux Américains armés de leurs dollars – comme Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway, Gertrude Stein et Ezra Pound – de vivre confortablement à l'étranger avec très peu d'argent et de s'imprégner du sentiment de désillusion, ainsi que de courants intellectuels européens tels que la psychologie freudienne et à un moindre degré le marxisme.

De nombreux romans, en particulier *Le soleil se lève aussi* (1926) d'Hemingway, et *L'Envers du paradis* (1920) de Fitzgerald évoquent l'extravagance et les désillusions de ce que Gertrude Stein, femme

de lettres américaine expatriée, a appelé « la génération perdue ». Dans *La Terre vaine* (1922), le long poème de T. S. Eliot, qui eut tant de rayonnement, la civilisation occidentale a pour symbole un désert aride qui attend désespérément la pluie (le renouveau spirituel).

Le modernisme

L'immense vague culturelle du modernisme, qui se dessina d'abord en Europe puis gagna les Etats-Unis au début du xx^e siècle, exprimait à travers l'art un sentiment de la vie moderne qui marquait une rupture avec le passé. De même que l'apparition de la machine avait changé le rythme, l'atmosphère et l'apparence de la vie quotidienne, de nombreux artistes et écrivains réinventèrent avec plus ou moins de bonheur les formes artistiques traditionnelles et s'efforcèrent d'en créer de radicalement nouvelles – une façon de faire écho dans le domaine esthétique à ce qu'il était convenu d'appeler « le siècle de la machine ».

THOMAS STEARNS ELIOT reçut la meilleure formation de tous les écrivains américains de sa génération, à Harvard, à la Sorbonne et à Oxford. Il étudia le sanscrit et la philosophie orientale, influences profondes sur sa poésie. Comme son ami Ezra Pound, il alla très jeune en Angleterre où il devint une



T. S. Eliot
(1888-1965)

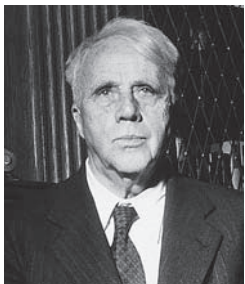
figure dominante de la vie littéraire. Il fut l'un des poètes les plus respectés de son temps et sa poésie moderniste, apparemment illogique ou abstraite, iconoclaste en tout cas, eut un impact révolutionnaire.

Dans «Le Chant d'amour d'Alfred Prufrock» (1915), le protagoniste, diminué par les ans, se dit qu'il «a mesuré sa vie à la petite cuillère», cette image traduisant le sentiment d'une existence monotone et d'une vie gâchée. Le célèbre début de «Prufrock» invite le lecteur dans les ruelles sordides qui, comme la vie moderne, n'offrent aucune réponse aux questions de la vie :

*Partons donc, vous et moi,
Quand le soir s'étend sur la largeur du ciel
Comme un patient anesthésié sur le billard ; [...]*

On trouve des images similaires dans «La Terre vaine» (1922), qui fait écho à «L'Enfer» de Dante pour évoquer les rues peuplées de Londres au moment de la Première Guerre mondiale :

*Sous le brouillard brunâtre d'une
aube d'hiver,
Une foule s'écoule sur le Pont de Londres,
si nombreuse
Je ne pensais pas que la mort en avait
fauché autant [...]*



Robert Frost
(1874-1963)

ROBERT LEE FROST naquit en Californie, mais passa son enfance dans une ferme du Nord-Est des Etats-Unis jusqu'à l'âge de dix

ans. Comme Eliot et Pound, il partit pour l'Angleterre, attiré par les nouveaux mouvements de poésie. Nostalgique des coutumes anciennes, il évoque la vie paysanne traditionnelle de la Nouvelle-Angleterre (dans le Nord-Est des Etats-Unis). Ses sujets sont universels – cueillette des pommes, murs de pierre, clôtures, routes de campagne. Si sa démarche est lucide et accessible, son œuvre est souvent d'une simplicité trompeuse. Bien des poèmes indiquent un sens plus profond. La description d'un soir d'hiver neigeux et calme, soutenue par un schéma de rimes quasi hypnotique, laisse supposer l'approche d'une mort pas totalement redoutée. Citons « Une halte près d'un bois un soir d'hiver » (1923):



F. Scott Fitzgerald
1896-1940

*A qui sont ces bois, je crois le savoir.
Sa maison est dans le village, pourtant ;
Il ne me verra pas m'arrêter ici
Pour contempler ses bois se couvrir
de neige.*

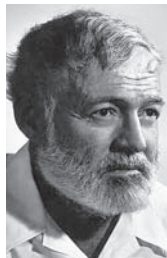
Si, entre les deux guerres, la prose américaine innova dans la forme, les Américains dans l'ensemble écrivaient de manière plus réaliste que les Européens. Faire face à la réalité, tel est le thème dominant des années 1920 et 1930. Des auteurs comme Francis Scott Fitzgerald et le dramaturge Eugene O'Neill n'ont cessé de dépeindre la tragé-

die qui guette tous ceux qui vivent dans la précarité du rêve.

La vie de **FRANCIS SCOTT KEY FITZGERALD** ressemble à un conte de fées. Pendant la Première Guerre mondiale, il s'engagea dans l'armée américaine et tomba amoureux d'une jeune fille aussi riche que ravissante, Zelda Sayre, qui vivait près de Montgomery, dans l'Alabama, où il était en garnison. Après sa démobilisation, il alla chercher fortune à New York pour pouvoir l'épouser.

Son premier roman, *L'Envers du paradis* (1920), eut un immense succès et, à 24 ans, ils se marièrent. Mais ni l'un ni l'autre ne furent capables de supporter les tensions de la réussite et de la renommée, et ils gaspillèrent leur argent. Ils partirent pour la France en 1924, afin de dépenser moins, et revinrent sept ans plus tard. Zelda souffrit d'instabilité mentale et dut être confiée à une institution ; quant à Scott, alcoolique, devenu scénariste, il mourut jeune.

La place de choix de Fitzgerald dans la littérature américaine repose surtout sur son roman *Gatsby le Magnifique* (1925). C'est l'histoire brillamment contée, admirablement construite, du rêve américain du self-made-man. Le protagoniste, le mystérieux Jay Gatsby, découvre le prix effroyable que la réussite prélève sur l'épanouissement personnel et sur l'amour. Plus que tout autre, Fitzgerald sut capter la vie scintillante et désespérée des années vingt.



Ernest Hemingway
1899-1961

Rares sont les écrivains qui ont mené une vie aussi aventureuse qu'**ERNEST HEMINGWAY**, dont l'exis-

tence semble sortir de l'un de ses romans. Comme Fitzgerald, Dreiser et nombre d'autres grands romanciers du xx^e siècle, Hemingway venait du Midwest. Il se porta volontaire en qualité d'ambulancier en France pendant la Première Guerre mondiale, mais, blessé, il resta à l'hôpital pendant six mois. Correspondant à Paris après la guerre, il fit la connaissance de nombreux écrivains américains expatriés : Sherwood Anderson, Ezra Pound, Francis Scott Fitzgerald et Gertrude Stein. C'est surtout cette dernière qui influença son style dépouillé.

Après son roman, *Le soleil se lève aussi* (1926), qui le rendit célèbre, il couvrit la guerre civile en Espagne, la Seconde Guerre mondiale et les combats en Chine dans les années 1940. Lors d'un safari en Afrique, son petit avion s'écrasa et il fut sérieusement blessé ; mais il continua à chasser et à pratiquer la pêche sportive, activités qui inspirèrent certaines de ses plus belles œuvres. *Le Vieil Homme et la Mer* (1952), court roman poétique dont le héros est un vieux pêcheur très pauvre qui capture héroïquement un énorme poisson que les requins dévorent, fut récompensé en 1953 par le prix Pulitzer ; l'année suivante, ce fut le prix Nobel. Découragé par un environnement familial difficile, la maladie et l'impression que son talent le fuyait, il se suicida en 1961. Il est sans doute le plus populaire des romanciers américains, foncièrement apolitique et humaniste et, en ce sens, universel.

Comme Fitzgerald, Hemingway est devenu le porte-parole de sa génération. Mais au lieu d'en décrire le charme fatal, comme

Fitzgerald qui n'avait pas combattu pendant la Première Guerre mondiale, il évoque la guerre, la mort et la « génération perdue » des survivants cyniques. Ses héros ne sont pas des rêveurs, ce sont des toreros, des soldats et des athlètes. Si ce sont des intellectuels, ils portent de profondes cicatrices et n'ont plus d'illusions. Son trait distinctif est un style net qui ne comporte pas un mot de trop. Souvent, il utilise l'euphémisme : dans *L'Adieu aux armes* (1929), l'héroïne meurt en couches en disant : « Je n'ai pas peur du tout. C'est juste une sale blague. » Il comparait son écriture à un iceberg : « Les sept huitièmes sont immergés pour chaque partie qui est visible. »

Né dans une vieille famille du Sud, **WILLIAM HARRISON FAULKNER** passa son enfance à Oxford, dans le Mississippi, où il vécut presque toute sa vie. Faulkner recrée l'histoire du territoire et des diverses races qui y ont vécu. Il innove brillamment avec la chronologie du récit, des voix et des points de vue différents et un style baroque exigeant, fait de phrases extrêmement longues.

Parmi les meilleurs romans de Faulkner figurent *Le Bruit et la Fureur* (1929) et *Tandis que j'agonise* (1930), deux œuvres d'avant-garde traitant de façon expérimentale les voix et les points de vue afin de sonder les sentiments d'une famille du Sud qui doit affronter la disparition de l'un de ses membres ; *Lumière d'août* (1932) évoque les rapports violents et complexes entre une femme



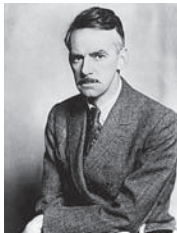
William Faulkner
1897-1962

blanche et un homme noir ; enfin, *Absalon! Absalon!* (1936), peut-être son œuvre la plus achevée, raconte la réussite d'un planteur et sa tragique déconfiture.

Le théâtre américain du xx^e siècle

Le théâtre américain a imité ses modèles anglais et européens jusque bien avant dans le xx^e siècle, époque à laquelle le théâtre sérieux tente une innovation esthétique.

EUGENE O'NEILL est la grande figure du théâtre américain. Ses nombreuses pièces allient une fantastique originalité technique à une grande fraîcheur de vision et à une remarquable profondeur d'émotion. Ses premières pièces mettent en scène des ouvriers et de pauvres gens ; plus tard, il devait explorer les domaines subjectifs, les obsessions, la sexualité, et l'on décèle dans ces œuvres la lecture de Freud et la tentative angoissée pour accepter la mort de son père, de sa mère et de son frère.



Eugene O'Neill
1888-1953

Désir sous les ormes (1924) recrée les passions dissimulées au sein d'une famille. Parmi les œuvres plus tardives, citons *Le marchand de glace est passé* (1946), pièce sévère sur le thème de la mort, et *Long voyage vers la nuit* (1956) – puissante autobiographie sous forme dramatique dans laquelle il évoque sa famille et la dégradation physique et psychologique qu'elle subit, observée le temps d'une nuit.

L'ÉPANOUISSEMENT DE L'INDIVIDU

La crise économique des années 1930 avait pour ainsi dire anéanti l'économie américaine. La Seconde Guerre mondiale la relança. Les Etats-Unis devinrent une force importante sur la scène internationale, et les Américains connurent au cours de la période de l'après-guerre une prospérité et une liberté sans précédent dans leur vie personnelle.

Un accès élargi à l'enseignement supérieur, la propagation de la télévision dans l'ensemble du pays donnèrent la possibilité aux gens simples d'obtenir par eux-mêmes l'information propre à en faire des citoyens plus avertis. L'abondance de produits de consommation et les moyens proposés pour acquérir de vastes et agréables pavillons de banlieue permirent aux ménages de la classe moyenne de devenir plus autonomes. La diffusion des théories de la psychologie freudienne mettait l'accent sur l'origine et l'importance de l'esprit humain. La « pilule » contraceptive libéra les femmes des contraintes biologiques. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un grand nombre d'êtres humains pouvaient aspirer à mener une vie largement épanouie et affirmer leur valeur personnelle.

La montée de l'individualisme de masse, ainsi que les mouvements en faveur des droits civiques et de lutte contre la guerre

des années 1960, émancipèrent des catégories de la population jusque-là réduites au silence. Les écrivains exprimaient leur nature intérieure profonde autant que leur expérience personnelle, et l'importance du destin individuel se rattachait au groupe auquel le sujet se trouvait relié. Homosexuels, féministes et autres voix marginalisées se faisaient entendre. Les écrivains d'origine juive ou africaine partageaient avec un vaste lectorat leurs versions diverses du rêve ou du cauchemar américain. Les écrivains issus de milieux protestants, tels que John Cheever et John Updike, évoquaient l'influence de la culture de l'après-guerre sur la vie de personnes comme eux. Certains écrivains modernes et contemporains s'inscrivent toujours dans le cadre de traditions anciennes, telles que le réalisme. Les uns se réclament du classicisme, les autres de l'avant-garde, subissent l'influence stylistique des valeurs éphémères de la culture de masse ou de philosophies comme l'existentialisme ou le socialisme. Nombreux sont ceux qui trouvent plus facile de se regrouper autour d'une appartenance ethnique ou régionale. Toutefois, dans l'ensemble, les écrivains modernes se distinguent toujours par l'accent mis sur la valeur de l'identité de l'individu.



Sylvia Plath
1932-1963

SYLVIA PLATH mena une vie en apparence exemplaire. Admise à Smith College avec une bourse, sortie major de sa promotion, elle obtint une bourse Fulbright pour l'université de Cambridge en An-

gleterre. Elle y fit la connaissance du charismatique poète Ted Hughes, qu'elle épousa. Ils s'installèrent, avec leurs deux enfants, dans la campagne anglaise.

Derrière cette réussite digne d'un conte de fées se cachaient de graves problèmes psychologiques qu'elle évoque dans l'intéressant roman *La Cloche de détresse* (1963). Certains lui étaient personnels, mais d'autres avaient pour origine l'attitude répressive à l'égard des femmes qui avait cours dans les années 1950, notamment l'idée – d'ailleurs partagée par beaucoup de femmes elles-mêmes – qu'elles ne devaient pas manifester leur colère ni ambitionner de faire carrière, mais trouver leur accomplissement dans les soins prodigués à leur mari et à leurs enfants. Les femmes qui, comme elle, connaissaient la réussite professionnelle, avaient le sentiment de vivre une contradiction.

Cette vie idyllique s'effondra quand, après sa séparation d'avec Hughes, Sylvia dut s'occuper seule de ses jeunes enfants dans un appartement londonien, au cours d'un hiver extrêmement rigoureux. Malade, solitaire et désespérée, elle travailla contre la montre à la composition d'une série d'admirables poèmes avant de se suicider au gaz dans sa cuisine. Ces poèmes ont été rassemblés en un volume, *Ariel* (1965), deux ans après sa mort. Le poète Robert Lowell, qui en a écrit l'introduction, souligne le développement rapide de ses dons depuis l'époque où, en 1958, Sylvia Plath suivait ses cours de poésie.

Les premiers poèmes de Sylvia Plath sont de facture tradition-

nelle et bien construits, mais les derniers manifestent un courage désespéré et font entendre le cri d'angoisse de la femme moderne. Dans « The Applicant » (1966), elle donne à voir la vacuité du rôle de l'épouse, réduite au rang d'objet :

*Une poupée vivante, où que l'on regarde.
Ça coud, ça fait la cuisine,
Ça parle, parle, parle.*

Les poètes « beat » apparurent dans les années 1950. On peut attribuer au terme *beat* différents sens : tantôt il suggère le « tempo », en relation avec le jazz ; tantôt la « béatitude », et tantôt encore la notion de génération fatiguée ou blessée (*beat up*). Les beats – ou beatniks – puisent leur inspiration dans le jazz, les religions orientales et l'errance. On retrouve tous ces éléments dans le célèbre roman de Jack Kerouac, *Sur la route*, qui fit sensation lors de sa publication en 1957. Relation d'un long périple en automobile accompli en 1947, le roman fut fiévreusement écrit en trois semaines sur un seul rouleau de papier, dans ce que Kerouac appela une « prose spontanément bop ». Le style débridé, l'improvisation, le caractère mythique des personnages, le rejet de l'autorité et des conventions enflammèrent l'imagination des jeunes lecteurs et inaugurèrent la contre-culture libertaire des années 1960.

Les figures les plus marquantes du mouvement beat qui se retrouvèrent à San Francisco étaient pour la plupart originaires de la côte est des Etats-Unis, et c'est de la Californie qu'ils se firent



Allen Ginsberg
1926-1997

connaître au niveau national. Le charismatique **ALLEN GINSBERG** devint leur principal porte-parole. Né d'un père poète et d'une mère excentrique convertie au communisme, Ginsberg fréquenta l'université Columbia, où il se lia d'amitié avec ses condisciples Jack Kerouac (1922-1969) et William Burroughs (1914-1997), auteur de romans noirs et violents sur le monde souterrain de la drogue, parmi lesquels *Le Festin nu*. Ils allaient tous les trois former le

noyau du mouvement beat.

La poésie beat est orale, répétitive et se prête remarquablement à la lecture à haute voix, en grande partie parce qu'elle est née des séances de lecture organisées dans les clubs underground. On peut raisonnablement y voir l'ancêtre de la musique rap qui s'est imposée dans les années 1990. La poésie beat a sans doute été la forme de littérature la plus hostile au pouvoir établi; mais derrière son style choquant et provocateur se cache, en fait, un amour profond de l'Amérique. Elle est un cri de douleur et de rage devant ce que ces poètes perçoivent comme la perte de l'innocence originelle de leur pays et le gaspillage tragique de ses richesses à la fois humaines et matérielles.

Des poèmes comme *Howl* (1956) d'Allen Ginsberg ont révolutionné la poésie traditionnelle :

J'ai vu les meilleurs esprits de ma génération détruits par

la folie, affamés hystériques nus, se traînant à l'aube dans les rues nègres à la recherche d'une furieuse piqûre, illuminés à tête d'ange brûlant de retrouver l'antique liaison céleste avec la dynamo étoilée dans la mécanique nocturne [...]



Tennessee Williams
1911-1983

TENNESSEE WILLIAMS, originaire du Mississippi, est l'une des personnalités les plus complexes de la scène littéraire américaine du milieu du xx^e siècle. Son œuvre traite des troubles affectifs au sein des familles, en général du Sud. Il est connu pour ses répétitions incantatoires, l'accent poétique sudiste de son style, l'atmosphère inquiétante dans laquelle il situe l'action de ses pièces et l'exploration freudienne des sentiments humains. L'un des premiers écrivains américains à vivre ouvertement son homosexualité, il expliquait que les désirs qui tourmentent ses personnages, lesquels vivent et souffrent intensément, sont l'expression de leur solitude.

Tennessee Williams a écrit plus d'une vingtaine de pièces de théâtre, dont beaucoup sont autobiographiques. Il parvint assez tôt au sommet de son art – dans les années 1940 – avec *La Ménagerie de verre* (1944) et *Un tramway nommé Désir* (1949). Aucune des œuvres créées au cours des quelque vingt années suivantes ne put se prévaloir d'une richesse dramatique ni d'un succès comparables.

Née dans le Mississippi, dans une famille aisée originaire du

Nord, **EUDORA WELTY** eut pour maîtres Robert Penn Warren et Katherine Ann Porter, laquelle écrit l'introduction à son premier recueil de nouvelles, *L'Homme pétrifié* (1941). Si elle s'inspire de l'exemple de son aînée, Eudora Welty exploite davantage la veine du comique et du grotesque. Comme Flannery O'Connor, autre écrivain du Sud, elle prend souvent pour personnages des êtres attardés ou exceptionnels.



Eudora Welty
1909-2001

En dépit de la violence qui anime son œuvre, Eudora Welty manifeste un esprit profondément humain et positif. Citons parmi ses recueils de nouvelles *The Wide Net* (1943), *Les Pommes d'or* (1949), *La Mariée de l'Innisfallen* (1955) et *Moon Lake* (1980). Elle est également l'auteur de romans, notamment *Mariage au Delta* (1946), qui met en scène une famille de planteurs à l'époque moderne, et *The Optimist's Daughter* (1972).

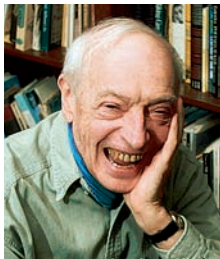
RALPH ELLISON, homme du Midwest, né dans l'Oklahoma, fit ses études à l'Institut Tuskegee, dans le Sud des Etats-Unis. Il occupe une place des plus insolites dans les lettres américaines, sa carrière se confondant avec un unique roman universellement acclamé.



Ralph Ellison
1914-1994

Homme invisible, pour qui chantes-tu ? (1952) est l'histoire d'un Noir qui vit une existence souterraine dans une cave brillamment éclairée par le courant dérobé à une com-

pagnie d'électricité. Le roman relate ses expériences grotesques et désenchantées. Lorsqu'il obtient une bourse dans une université réservée aux Noirs, il est humilié par les Blancs ; une fois à l'université, il se rend compte que le président de l'établissement n'a que mépris pour les préoccupations des Noirs américains. A l'extérieur de l'université aussi, c'est encore le règne de la corruption. Même la religion n'est d'aucun secours : un pasteur se révèle être un criminel. Le roman est une mise en accusation de la société, incapable d'offrir aux citoyens – noirs ou blancs – des idéaux viables et les institutions qui permettraient de les atteindre. Le thème racial s'y trouve développé avec force : « l'homme invisible » n'est invisible que parce que les autres, aveuglés par les préjugés, sont incapables de le voir tel qu'il est.



Saul Bellow
1915-2005

Né au Canada, d'origine juive russe, **SAUL BELLOW** passa sa jeunesse à Chicago. Ses études universitaires en anthropologie et sociologie influencèrent largement son travail littéraire. Il reconnut sa dette envers Theodore Dreiser dont il admirait l'ouverture d'esprit et l'engagement personnel. Ecrivain hautement respecté, Saul Bellow reçut le prix Nobel de littérature en 1976.

Ses premiers romans sont marqués par un existentialisme passablement sinistre : *L'Homme de Buridan* (1944), peinture kafkaïenne d'un homme qui attend son appel sous les drapeaux, et

La Victime (1947), évocation des relations entre juifs et gentils. A partir des années 1950, Bellow cultive une veine plus comique. Dans *Les Aventures d'Augie March* (1953), plusieurs narrateurs entreprenants et aventureux racontent le parcours d'un homme d'affaires style Huck Finn qui se lance dans le marché noir en Europe. *Le Faiseur de pluie* (1959), roman étincelant et exubérant, à la fois sérieux et drôle, met en scène un millionnaire d'âge mûr que ses ambitions insatisfaites mènent en Afrique.

Parmi les œuvres plus tardives figurent *Herzog* (1964), évocation de la vie agitée d'un professeur d'anglais névrosé qui cultive le concept du héros romantique; *La Planète de M. Sammler* (1970); *Le Don de Humboldt* (1975) et une œuvre autobiographique, *L'Hiver du doyen* (1982). *Au jour le jour* (1956) est un court et brillant roman dont le personnage central, Tommy Wilhelm, est un homme d'affaires raté, tellement obsédé par la conscience de ses faiblesses qu'il accumule les échecs – avec les femmes, dans son travail, face aux machines, et en Bourse, où il perd tout son argent. Wilhelm est le prototype du *schlemiel* du folklore yiddish – l'homme voué à la malchance.



John Cheever
1912-1982

JOHN CHEEVER, souvent qualifié de « romancier de mœurs », est aussi connu pour ses nouvelles élégantes et suggestives qui scrutent le monde des affaires new-yorkais à travers les hommes eux-mêmes, mais aussi leurs femmes, leurs enfants et leurs amis.

Une mélancolie teintée d'ironie, un désir de passion et de certitude métaphysique inassouvi et inextinguible se cachent derrière l'écriture finement ciselée des récits de Cheever, à la résonance tchékhovienne. Rassemblés en recueils, *The Way Some People Live* (1943), *The Housebreaker of Shady Hill* (1958), *Some People, Places, and Things That Will Not Appear in My Next Novel* (1961), *The Brigadier and the Golf Widow* (1964) et *The World of Apples* (1973) révèlent la nonchalance, l'esprit ludique, irrévérencieux et allusif de l'écrivain face à son sujet. John Cheever est également l'auteur de plusieurs romans – *The Wapshot Scandal* (1964), *Bullet Park* (1969) et *Falconer* (1977) – cette dernière œuvre étant largement autobiographique.

JOHN UPDIKE, à l'instar de Cheever, est considéré comme un auteur de romans de mœurs, par le choix de ses sujets : vie dans les banlieues résidentielles, thèmes domestiques, réflexion sur l'ennui et la mélancolie, avec pour principal décor les paysages côtiers du Massachusetts et ceux de la Pennsylvanie.

John Updike doit surtout sa réputation au cycle des *Rabbit*, quatre romans et une longue nouvelle qui décrivent les méandres, les hauts et les bas, de la vie d'un homme, Harry Angstrom, surnommé Rabbit (lapin), à travers quarante années de l'histoire sociale et politique des Etats-Unis.

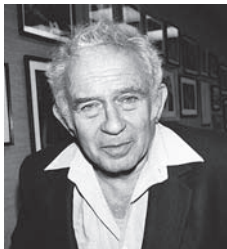


John Updike
né en 1932

Dans *Cœur de lièvre* (1960), miroir des années 1950, Rabbit est un jeune mari, indifférent et sans véritable but dans la vie. Dans *Rabbit rattrapé* (1971), où le projecteur est braqué sur la contre-culture des années 1960, le héros n'a toujours pas trouvé la raison de vivre qui lui permettrait d'échapper à la banalité quotidienne. *Rabbit est riche* (1981) montre un Harry Angstrom devenu homme d'affaires prospère dans le contexte des années 1970 et de la fin de la guerre du Vietnam. Le dernier volume, *Rabbit en paix* (1990) laisse entrevoir un Harry réconcilié avec la vie, avant qu'il ne soit terrassé par une crise cardiaque, sur toile de fond des années 1980.

Nul autre auteur contemporain ne possède un style plus étincelant et ses nouvelles offrent des exemples éblouissants de virtuosité et d'inventivité.

NORMAN MAILER s'impose sur la scène littéraire dans les années 1960 et 1970. Cofondateur de l'hebdomadaire contestataire new-yorkais *The Village Voice*, Mailer sait attirer l'attention sur lui-même et sur ses positions politiques. Par son appétit d'aventure,



Norman Mailer
né en 1923

la vigueur de son style et la mise en scène de son personnage public, Mailer s'inscrit dans la tradition d'Ernest Hemingway. Pour donner plus de puissance à sa voix quand il parle de l'assassinat du président Kennedy, des mouvements de protestation contre la guerre du Vietnam, de la libération des Noirs ou des revendications féministes, il se donne

l'image d'un personnage branché, existentialiste et macho. (Dans son livre *La Politique du mâle*, Kate Millet le présente comme l'archétype du machiste.) Cet homme d'une vitalité irréprouvable s'est marié six fois et a même postulé à la mairie de New York.

D'adepte du « nouveau journalisme », comme dans *Miami and the Siege of Chicago* (1968), où il analyse les conventions des partis pour l'élection présidentielle de 1968, ou dans *Le Chant du bourreau* (1979), étude fascinante de l'exécution d'un meurtrier condamné à mort, Mailer s'est transformé en l'auteur de romans ambitieux, aussi imparfaits soient-ils, comme *Nuits des temps* (1983), dont l'action se situe dans l'Égypte ancienne, et *Harlot et son fantôme* (1991), qui tourne autour de la CIA.



Toni Morrison
née en 1931

La romancière **Toni Morrison** est née dans l'Ohio, au sein d'une famille afro-américaine profondément religieuse. Après avoir fait ses études à l'université Howard, à Washington, elle fut directrice de collection chez un grand éditeur de la capitale fédérale en même temps que professeur émérite dans diverses universités.

Les romans de Toni Morrison à la trame riche et brillante lui ont valu une renommée internationale. Ses œuvres fascinantes, d'une grande largeur d'esprit, abordent sous un angle universel la complexité de l'identité des Afro-Américains. Dans son premier roman, *L'Œil le plus bleu* (1970), une jeune fille noire au caractère bien trempé relate l'histoire

de Pecola Breedlove, dont l'équilibre mental est compromis par un père abusif. L'héroïne imagine que ses yeux noirs par magie deviennent bleus, ce qui lui vaudra d'être aimée. Toni Morrison a affirmé qu'elle avait, à travers ce roman, forgé sa propre identité d'écrivain : « J'étais Pecola, Claudia, tout le monde. »

Sula (1973) décrit l'amitié profonde qui lie deux femmes. Les Afro-Américaines qu'elle dépeint sont des êtres uniques, originaux, et non des personnages stéréotypés. *La Chanson de Salomon* (1977), récompensé de plusieurs prix, est l'histoire d'un Noir, Milkman Dead, et des rapports complexes qu'il entretient avec sa famille et sa communauté. *Beloved* (1987) est l'histoire déchirante d'une femme qui préfère tuer ses enfants plutôt que de les voir devenir esclaves. Morrison recourt dans ce roman à la fiction onirique, au réalisme magique pour évoquer un être mystérieux, Beloved, qui revient vivre avec sa mère, celle-là même qui lui a tranché la gorge. *Jazz* (1992), dont l'action se situe à Harlem dans les années 1920, est une histoire d'amour et de meurtre. En 1993, Toni Morrison s'est vu décerner le prix Nobel de littérature.

La littérature contemporaine

A la fin du xx^e siècle et au début du xxi^e, des phénomènes tels qu'une mobilité géographique et sociale à grande échelle, l'Internet, l'immigration et la mondialisation ne firent que donner plus d'importance à la subjectivité dans un contexte de fragmentation culturelle. Certains écrivains contemporains reflètent ce déplacement

vers des voix plus paisibles, plus accessibles. Pour nombre d'entre eux, la région plus que la nation constitue le cadre de référence.



Louise Glück
née en 1943

LOUISE GLÜCK est l'un des plus remarquables poètes contemporains. Née à New York, promue poète lauréat pour 2003-2004, elle a été habitée durant toute son enfance d'un sentiment de culpabilité lié à la mort de sa sœur cadette. Elle a bénéficié, au Sarah Lawrence College et à l'université Columbia, de l'enseignement des poètes Leonie Adams et Stanley Kunitz. Une grande partie de sa poésie est hantée par le thème tragique de la disparition. Chacun de ses livres recourt à une technique nouvelle, de sorte qu'il est difficile de résumer son œuvre.

Dans *The Wild Iris* (1992), différentes espèces de fleurs prononcent de courts monologues d'inspiration métaphysique. Le poème-titre de cet inoubliable recueil – une réflexion sur la résurrection – pourrait servir d'épigraphe à l'ensemble de l'œuvre du poète. L'iris sauvage, une fleur magnifique d'un bleu profond issue d'un bulbe qui sommeille durant tout l'hiver, déclare : « C'est terrible de survivre/comme une conscience/ensevelie dans les sombres profondeurs de la terre. »

*Du centre de ma vie a jailli
une grande fontaine, ombres d'un bleu profond
sur l'azur de la mer.*

La poésie de **BILLY COLLINS** est rafraîchissante et grisante. Billy Collins a recours aux mots de tous les jours pour relater une infinité de détails de la vie quotidienne, mêlant à son gré les événements les plus courants (repas, tâches journalières, écriture) et les références culturelles. Son humour et son originalité lui ont attiré un large public. Bien que certains lui aient reproché sa trop grande



Billy Collins
né en 1941

facilité, les envolées inattendues de son imagination débouchent sur le mystère.

Chez Collins, le surréalisme revêt une forme domestique. Dans ses meilleurs poèmes, l'imagination, d'abord emportée dans une folle spirale surréaliste, retouche terre en douceur, dans un climat apaisé, comme le ferait la modulation finale d'une musique.

Le court poème « The Dead », tiré du recueil *Sailing Alone Around the Room: New and Selected Poems* (2001), donne un aperçu des envolées fantaisistes de Collins et de ses atterrissages en douceur, comme ceux d'un oiseau venu se reposer au nid :

*Les morts, dit-on, ne cessent de nous tenir sous leur regard,
tandis que nous enfilons nos chaussures ou préparons
un sandwich,
ils nous regardent depuis les bateaux à fond de verre
du paradis
tout en ramant lentement sur les eaux de l'éternité.*



Annie Proulx
née en 1935

La saisissante styliste **ANNIE PROULX** décrit la vie difficile d'habitants de la Nouvelle-Angleterre dans *Heart Songs* (1988). Son meilleur roman, *The Shipping News* (1993), se situe encore plus au nord, à Terre-Neuve au Canada. Elle séjourna aussi longtemps dans l'Ouest et l'une de ses nouvelles a inspiré le film *Le Secret de Brokeback Mountain*, sorti en 2006.

Né dans le Mississippi, **RICHARD FORD** commença à écrire dans la veine faulknérienne, mais c'est surtout à son subtil roman *Un week-end dans le Michigan* (1986) et à sa suite, *Indépendance* (1995), qu'il doit sa renommée. Le sujet en est un homme rêveur et sans réel but, Frank Bascombe, qui finit par perdre tout ce qui donne un sens à sa vie – son fils, son ambition de romancier, son épouse, ses amours, ses amis et son travail. Mais Bascombe est un garçon sensible et intelligent – ses choix, dit-il, il les fait « pour détourner la douleur de terribles regrets » – et la vacuité qu'il promène sans fin dans des centres commerciaux anonymes et des lotissements pelés atteste la vision qu'a Richard Ford d'un certain mal de vivre américain.

La Californie du Nord a donné naissance à une riche lignée d'écrivains américains d'origine asiatique dont les thèmes de prédilection sont notamment la famille et la place de



Richard Ford
né en 1944



Amy Tan
née en 1952

l'homme et de la femme, le conflit intergénérationnel et la quête identitaire. Parmi ces écrivains figure la romancière **AMY TAN**, dont le best-seller *Le Club de la chance* fut porté à l'écran avec un immense succès en 1993. Ses différents chapitres évoquent les destins de quatre couples mère-fille. Les romans d'Amy Tan qui embrassent à la fois la Chine historique et les États-Unis d'aujourd'hui comptent entre autres *The Hundred Secret Senses* (1995), dont les personnages centraux sont des demi-sœurs, et *The Bonesetter's Daughter* (2001), sur l'amour qu'une fille porte à sa mère.

Né dans la réserve indienne Spokane/Cœur d'Alène, **SHERMAN ALEXIE** est le plus jeune des romanciers amérindiens à s'être acquis une réputation nationale. Il évoque sans complaisance et avec humour la vie des Indiens en mélangeant de façon incongrue la tradition et la culture pop. Citons parmi les cycles de nouvelles *Reservation Blues* (1995) et *The Lone Ranger and Tonto Fistfight in Heaven* (1993), à l'origine du film très réussi sur la vie dans les réserves indiennes, *Smoke Signals* (1998), dont il a écrit le scénario. Alexie est aussi l'auteur du recueil de nouvelles *The Toughest Indian in the World* (2000).



Sherman Alexie
né en 1966

Photographies – Page 8 : avec l’autorisation de la Library of Congress ; 13 : avec l’autorisation de la National Portrait Gallery, Smithsonian Institution ; 14 : © The Bettmann Archive ; 15 : avec l’autorisation de la Library of Congress ; 16 : avec l’autorisation de Harper&Bros. ; 19 : avec l’autorisation de la Harvard College Library ; 23 : illustration de Thaddeus A. Miksinski, Jr. ; 25 : avec l’autorisation de la Library of Congress ; 29 : avec l’autorisation d’Acme Photos ; 30 : © AP Images ; 31 : avec l’autorisation de la Library of Congress ; 32 : avec l’autorisation de Pix Publishing, Inc. ; 34 : © AP Images ; 35 : © AP Images ; 37 : © AP Images ; 39 : © The Bettmann Archive ; 41 : (en haut) © AP Images ; (en bas) © AP Images ; 42 : © AP Images ; 43 : © AP Images ; 44 : © AP Images ; 45 : © AP Images ; 46 : © AP Images ; 47 : © AP Images ; 48 : © AP Images ; 49 : © AP Images ; 50 : © AP Images ; 51 : (en haut) © AP Images ; (en bas) © AP Images ; 52 : © AP Images.

James

UPDIKE

ELLISON

TWAIN

MELVILLE

HEMINGWAY

COOPER

BUREAU INTERNATIONAL DE L'INFORMATION
DEPARTEMENT D'ETAT, ETATS-UNIS D'AMERIQUE
<http://usinfo.state.gov/>